

**QUOI DE NEUF
SUR LA GUERRE ?**

ROBERT BOBER

QUOI DE NEUF SUR LA GUERRE ?

Roman



VOIR DE PRÈS

*Ce livre est composé avec le caractère
typographique Luciole conçu spécifiquement
pour les personnes malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr.*

© P.O.L éditeur 1993

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-322-3

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À la mémoire de mes parents

Première partie

« Savez-vous quoi, Reb Scholem Alei'hem, nous voulons plutôt parler de quelque chose de gai : Quoi de neuf sur la guerre ? »

Cholem Aleichem,
(Tévié le laitier).

« La guerre est finie, mais surtout ne le répétez pas. »

Franc-Tireur, le 8 mai 1945.

Abramowicz

Mon nom, c'est Abramowicz. Maurice Abramowicz. Ici, à l'atelier, on m'appelle Abramauschwitz. Au début parce que ça nous faisait rire. Maintenant, c'est plutôt par habitude. C'est Léon le presseur qui avait trouvé ça. Pas tout de suite, il n'avait pas osé. Parce que tout de même un ancien déporté, c'est d'abord un ancien déporté même si c'est un bon mécanicien.

Comme mécanicien je ne crains personne. Surtout en rapidité. Quand je me suis présenté ici en début de saison, on était deux pour la place.

C'est-à-dire que d'autres sont venus aussi avec le journal sous le bras, mais on était déjà à la machine. L'autre, il était jeune et fort, et à sa manière de regarder le modèle j'ai vu tout de suite qu'il connaissait bien le métier. Pourtant, quand quarante minutes après je finissais de monter la deuxième manche, il commençait seulement à placer le col. Lorsque j'ai accroché le manteau terminé sur le mannequin, il a relevé la tête en souriant et m'a dit que s'il avait su tout de suite que j'étais un « greener »⁽¹⁾, il n'aurait même pas cherché à faire la course. Le patron

(1) En yiddish : immigrant fraîchement débarqué. Aux USA on dit : « greenhom » ; en France : un « bleu ».

lui a payé sa pièce et il est parti se chercher une autre place. Après, j'ai fait la connaissance avec l'atelier.

Il y a trois machines à coudre. Une pour moi, juste en face une autre pour Charles, un mécanicien qui connaît le patron depuis avant la guerre mais qui ne dit jamais un mot, et la troisième pour le patron, mais il ne s'en sert pas souvent. Il coud les doublures et les modèles. Parfois il fait encore un vêtement sur mesure mais son travail à lui c'est surtout la coupe.

Toutes les semaines, après avoir livré chez Wasserman, il étale le tissu sur sa table de coupe et place le patronage dessus le mieux possible pour économiser. C'est à ce

moment qu'il chante des chansons qu'on n'entend pas à la radio. Il dit que c'est des chansons de music-hall et d'avant-guerre. Sa femme, Mme Léa, quand elle chante c'est en yiddish. Mais tout ça c'est pas très important parce qu'en saison on fait tellement de bruit avec les machines qu'on n'entend pas chanter.

Et puis elle est pas toujours là, Mme Léa, elle a deux enfants : Raphaël qui a treize ans et sa petite sœur Betty. C'est une famille complète.

Le samedi on vient aussi travailler parce qu'on court tous après le travail. Mais ce jour-là, l'après-midi, Mme Léa vient avec du thé dans des grands verres et du gâteau qu'elle a

fait elle-même. Charles, qui ne dit jamais rien, dit merci et boit son thé brûlant à petites gorgées, et chaque fois avant de reprendre son travail il essuie lentement ses lunettes.

Mme Léa nous regarde Charles et moi comme des enfants. Quand on a fini on dirait qu'elle soupire un peu et puis elle ramène les verres à la cuisine.

Le travail qu'on sort avec Charles suffit pour occuper trois finisseuses. Ici, en France, j'ai remarqué que les finisseuses sont rarement juives. C'est-à-dire que des fois y'a une jeune qui est juive mais elle finit vite par se marier avec un mécanicien et ils deviennent patrons.

À l'atelier il y a une des finis-

seuses, Mme Paulette, qui est juive mais elle est vieille. Elle veut faire goy quand elle parle et dit qu'elle a l'accent alsacien. Mais Léon, lui, m'a dit que son accent yiddish était presque aussi fort que le mien.

Les deux autres finisseuses s'appellent Jacqueline et Andrée. Andrée, on l'appelle Mme Andrée parce qu'elle a été mariée et qu'elle a divorcé. C'est peut-être pour ça qu'elle est triste. C'est pas qu'elle est vraiment triste, mais elle ne rit jamais.

C'est vrai aussi qu'en général quand on rit à l'atelier c'est parce qu'on a raconté une histoire en yiddish.

Ma mère me racontait qu'à

Szydłowiec, en Pologne, sa mère à elle lui disait toujours :

« Le yiddish est la plus belle des langues !

– Et pourquoi ? lui demandait ma mère.

– Rayselé, lui répondait sa mère, c'est parce que dans le yiddish on comprend chaque mot. »

Mais Mme Andrée, elle, même quand on parle en français elle ne rit pas. Comme si elle ne comprenait pas chaque mot en français. On pourrait croire que c'est à cause de l'accent, mais Léon, le presseur, il est presque né en France et avec lui non plus elle ne rit pas. Quand il m'a appelé Abramuschwitz la première fois, on s'est arrêté de travailler

tellement on a ri. Mme Andrée, elle est devenue toute blanche. Si j'avais pas ri moi aussi, elle aurait sûrement dit quelque chose à Léon : qu'on plaisante pas avec des choses pareilles, que les non-Juifs plaisantent, eux, avec ça, bon d'accord, à la rigueur, mais pas ici, pas à l'atelier, pas les Juifs qui, eux, savent.

Un autre matin déjà, elle était arrivée toute blanche. Elle avait entendu un chansonnier, Jean Rigaux, dire une chose terrible à la radio sur les camps : « Que c'étaient pas des crématoires, mais des couveuses ! » Du coup, Léon aussi était devenu tout blanc. Personne n'avait rien dit dans l'atelier. Tout se passait dans la tête. Moi j'ai pensé : qu'il crève le